Yves Le Manach

Le secret incinéré de Guy Debord

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 23
Série Mémoire Situationniste
Série Le Centre du Monde
Bruxelles, novembre 1997

Demeurant seul avec mon secret, et optant pour une conclusion romantique, donc macabre, je décidai, quelques jours après la nouvelle de la mort de Debord, de brûler les pages de mon manuscrit. Récupérant les cendres dans une enveloppe, j'allai les jeter dans les eaux du canal de Willebroeck du haut du pont des Armateurs.

Le mouvement des péniches, conjugué au jeu des écluses, ne tardèrent pas à les porter dans la direction d'Anvers et, au delà, jusqu'à la Mer du Nord. Si les courants océaniques sont propices, un jour, au large du Groenland, à moins que ce ne soit au large des Galapagos, dans le silence des abysses, les cendres de Debord se révéleront peut-être aux cendres du secret. Alors j'aurai, en partie, atteint mon but.

---

* Librairie Arthème Fayard, 1997.

---

intellectuellement inacceptable, congédia Jean-Pierre Voyer, je rompis avec Champ-Libre, donc aussi avec Debord.

2. LE SECRET

Ce qui, le plus souvent, permet de comprendre les documentaires — c'est la limitation arbitraire de leur sujet. Ils décrivent l'atomisation des fonctions sociales, et l'isolement de leurs produits. On peut, au contraire, envisager toute la complexité d'un moment qui ne se résout pas dans un travail, dont le mouvement contient indissolublement des faits et des valeurs, et dont le sens n'apparaît pas encore. La matière du documentaire serait alors cette totalité confuse.
Guy Debord.

En 1983 je découvris un secret de Debord. Je le découvris presque par inadvertance, la part d'intention appartenant à la *réalité* même du secret. Il ne s'agissait pas d'un secret juteux sur son appartenance à l'un ou l'autre service secret ou loge maçonnique (de cela je parlerai autre part), non, le secret que j'avais découvert était plus fondamental et permettait d'appréhender sous un angle nouveau sa démarche esthétique, non seulement en ce qui concernait la philosophie, mais surtout en ce qui concernait la forme. Ce qui me permit de comprendre

que c'était là où Debord prétendit être le plus original — dans son œuvre cinématographique — qu'il avait en réalité le plus copié. Jouant avec le feu, pariant sur le manque de curiosité de ses contemporains, Debord avait lui-même livré les éléments de ce secret — même si par la suite, regrettant peut-être cette témérité, il avait tenté de brouiller les pistes par des références qui constituaient presque un aveu.

Lorsque qu'en novembre 1994, j'appris par la télévision le suicide de Debord, bénéficiant de loisirs inespérés, je travaillais précisément sur un texte par lequel je m'apprêtais à révéler publiquement ce que j'avais découvert.

Révéler un tel secret n'aurait eu de sens que dans la mesure où Debord en aurait eu connaissance. Si je voulais révéler ce secret, c'est uniquement parce que je voulais atteindre Debord ; je voulais le toucher, peut-être même lui faire mal. Cela ne concernait le public que dans la mesure ou il aurait été le témoin de la déconfiture de l'avant-dernier des situationnistes, la publicité devant seulement agrandir la blessure.

Cette méchanceté — dont je suis incapable de discerner la part de la gratuité et la justification réelle — ne lui aurait certainement pas fait plaisir, mais il aurait pu aussi, d'une certaine manière, en être flatté. Il aurait eu le témoignage qu'au moins une personne avait non seulement lu ce qu'il écrivait, mais l'avait lu avec suffisamment d'esprit critique pour y trouver la trace d'un secret, et avait trouvé assez de courage pour en rechercher la genèse.

Accessoirement cela m'aurait valu un modeste prestige dont

1. GUY DEBORD

> *La fonction du cinéma est de représenter une fausse cohérence isolée, dramatique ou documentaire, comme remplacement d'une communication et d'une activité absentes. Pour démystifier le cinéma documentaire, il faut dissoudre ce que l'on appelle son sujet.*
>
> Guy Debord.

La première fois que j'ai rencontré Guy Debord c'était en 1965, fortuitement, à la librairie *La Vieille Taupe*. J'eus l'occasion de le rencontrer plusieurs fois encore, moins fortuitement, dans les années qui suivirent. Particulièrement en 1968. Pour un jeune ouvrier de ma génération, il était plus valorisant de se revendiquer de l'Internationale Situationniste, avec ses théories sulfureuses et dissidentes, plutôt que de sous-produits staliniens, tel que le PC de Waldek Rochet, la *Vie Ouvrière* d'Arlette Laguiller ou les gardes rouges d'André Glucksman et Serge July.

Je vivais à Bruxelles depuis peu de temps quand Patrick Cheval me rendit visite. Il fut étonné de découvrir les centaines de pages manuscrites qui s'entassaient sous mon coude. Patrick trouva mes textes intéressants et me promit d'en

parler à Debord qui entretenait des relations amicales avec les *Editions Champ Libre*. J'eus ainsi l'occasion de correspondre avec Guy Debord au début des années 70 et de le rencontrer une dernière fois en 1973.

C'est à Patrick Cheval et à Guy Debord que je dois d'avoir pu publier un livre dans de bonnes conditions. Aujourd'hui, alors que le *droit individuel* de s'exprimer est abandonné au corporatisme des professionnels, je ne connais pas beaucoup d'intellectuels capables d'une telle solidarité avec un ouvrier.

A la faveur de mai 68, l'Internationale Situationniste se retrouva au centre d'un vaste débat. Guy Debord, qui avait des aspirations de stratège, aurait pu être à la tête d'une véritable armée de dissolution des mœurs. Mais le temps des combats était pour lui révolu, il ne lui restait plus que des véllléités et des souvenirs. Je lui en voulus beaucoup, ce qui était idiot : si Debord avait préféré le confort de Champ Libre, c'est qu'il n'était plus capable, d'une manière ou d'une autre, de livrer bataille. Et si nous n'avions pas su, Debord ou non, structurer notre débat, c'est que nous étions trop sots ou trop ignorants pour mériter un tel honneur. Nous avons eu le général que nous méritions.

Au long des années soixante-dix, Debord, sous prétexte de lutter contre sa droite *pro-situ*, élimina en réalité sa gauche. Ce qui est dans l'ordre des choses. Enfin seul, il put donner consistance à une orthodoxie situationniste consacrée, en grande partie, à ses propres mérites. Au début des années 80, dégoûté de voir Debord rester silencieux quand Lebovici, d'une manière

je me trouve maintenant frustré. A quoi bon dévoiler un secret à des gens dont la passion ou le métier est d'analyser et de critiquer et qui n'ont pas été capables de le découvrir par eux-mêmes. Je ne parle pas ici de culture ou d'érudition, mais de la simple curiosité qui consiste à ouvrir un dictionnaire. Si ces personnes méritaient d'être les témoins de la déconfiture de Debord — parce que cette déconfiture aurait aussi été la leur — elles ne méritent pas de connaître ce secret en l'absence de son inventeur.

Si Debord avait su, avant de se suicider, que j'avais découvert ce secret, peut-être aurait-il quitté ce monde avec moins d'amertume. Il aurait su, au-delà de la blessure, que ce monde n'était pas aussi dépourvu de curiosité qu'il le pensait.

Maintenant, non seulement je me trouve privé d'un modeste prestige, mais je reste seul avec un secret que je taisais depuis onze ans. Alors qu'un secret est une chose tellement douloureuse à taire, me voilà la prison et le prisonnier de ce secret devenu inutile. Je peux dire que Debord m'a claqué entre les mains.

La mort d'un homme que l'on a connu peut attrister, rendre joyeux ou laisser simplement indifférent. Le sentiment que me laisse la mort de Debord, hormis l'amertume pour cette part de ma jeunesse qui s'est enfuie avec lui, c'est celui d'une terrible frustration. J'avais fait de la révélation de ce secret l'un des buts de mon existence et j'en arriverais à me demander si cette existence n'est pas devenue inutile si je n'avais pas, Dieu merci, la tâche réconfortante de découvrir d'autres secrets au moins aussi substantiels que celui-ci.

3. L'INCINERATION

> *Debord m'interroge :* Est-ce que ce glorieux Alvarez de Soria a jamais été édité ?
>
> *Penché sur la Seine — où Alice Becker-Ho dispersa les cendres de Guy en les jetant de la pointe du Vert-Galant — je lui réponds : Non.*
>
> Ricardo Paseyro.

Je ne veux retenir que ce qu'il y a de bon dans la vie d'un homme. Au delà des frustrations dont il fut inconsciemment la cause, Guy Debord restera à mes yeux celui qui a découvert la première partie du *secret du centre* : *« La seule aventure, (...), c'est contester la totalité dont le centre est* ***cette façon de vivre****... »* avait-il écrit.

C'est cette découverte passionnante (mais à mon avis incomplète) que Debord essaya de matérialiser en décidant, le 30 novembre 1994, qu'il n'accepterait pas un jour de plus *cette façon de vivre*.

L'éditeur de *Panégyrique II* * prétend que ce suicide fut un dernier Potlatch. Pourtant il n'a en aucune façon déstabilisé le « centre ». Au contraire ! Les rapaces se sont précipités sur le cadavre, ils ont gardé le silence sur ce qui, étant criticable, pouvait faire l'objet d'un débat, et recouvrant de louanges ce qui était insignifiant, ils l'ont traîné à la périphérie afin de renforcer leur place de serviteurs du centre.